ADRESSES
AU ROI,
A L'ASSEMBLÉE NATIONALE
ET AUX CITOYENS
DE LA VILLE DE PARIS;

Par les Citoyens de la Ville de Grenoble.

---

25 Juillet 1789.



ADRESSE
AU ROI;
Par les Citoyens de la Ville de Grenoble.

SIRE,

Des jours ſereins & tranquilles ont enfin ſuccédé aux jours de triſteſſe & d'horreur qui avoient répandu la déſolation dans la Capitale & l'effroi dans les Provinces.

C'eſt à votre cœur, Sire, à ce cœur toujours bon, toujours ſenſible & juſte, lorſqu'il eſt livré à lui-même, que vos fidèles Sujets ſont redevables de la révolution qui vient de combler leurs vœux.

Du moment où des trames abominables ont été dévoilées, vous avez frémi à l'aspect des maux qui alloient déchirer la France ; & les hommes audacieux qui abusoient de votre auguste nom, les hommes pervers qui vouloient immoler à leurs passions ou à leur vengeance un Peuple généreux, ont aussitôt ressenti le poids de votre disgrâce.

Plein d'une salutaire confiance en ce même Peuple, qui avoit été calomnié jusques dans vos Conseils, vous êtes venu vous jeter, sans pompe comme sans crainte, dans les bras de ses Représentans : vous vous êtes convaincu, SIRE, de cette utile vérité : « Que le Roi des François » n'est jamais plus grand qu'au milieu d'eux ; plus » fort & plus respecté, que lorsqu'il s'abandonne » à leur amour ».

Les cris d'allégresse qui ont retenti dans l'Assemblée Nationale, les transports que votre présence a excités dans la Capitale, vous ont appris, SIRE, que votre félicité est indivisiblement liée à celle de la Nation, & qu'un mot de votre bouche, lorsqu'il part de votre propre cœur, suffit pour dissiper les plus vives alarmes.

Achevez, SIRE, achevez, nous vous en conjurons, d'écarter les nuages qui ont obscurci un instant votre gloire. Déployez l'appareil redoutable de votre justice contre ces vils Courtisans, ces Conseillers perfides qui vous ont si indigne-

ment trompé ; contre ces lâches assassins qui, dans l'excès de leur fureur, agitoient sur la France le flambeau d'une guerre civile, & qui sembloient être impatiens de s'abreuver du sang de vos Sujets.

Ils sont bien coupables, SIRE, & bien dignes de la sévérité des Loix. Non contens d'attaquer, par d'infâmes délations, vos plus fidèles serviteurs, ils ont voulu détruire, en un jour, toutes les espérances de la Nation & tout ce que vous aviez fait pour son bonheur : ils ont tenté de vous ravir l'amour des François ; & peut-être, osons le dire en frémissant, vouloient-ils creuser un abîme sous le Trône pour s'élever sur ses ruines.

SIRE, ces cruels ennemis de la Nation sont aussi les vôtres, puisque vous n'êtes qu'*UN avec Elle* : leurs attentats ne doivent pas rester impunis ; un grand exemple est devenu nécessaire pour contenir ceux qui auroient l'audace de les imiter ; & il ne manque à vos vertus que ce dernier triomphe.

Daignez, SIRE, écouter, avec cette bonté paternelle qui vous caractérise, les représentations des Citoyens de Grenoble.

Daignez aussi recevoir leurs justes actions de graces sur le renvoi des Troupes qui environnoient Paris & Versailles, & sur le rappel des vertueux Ministres qui avoient été les premières victimes de l'intrigue.

Leur plus ardent desir est de vous voir régner

ſur des hommes libres : ils ont juré de vous être fidèles : ils le ſeront, SIRE, à votre Perſonne ſacrée, & à la Conſtitution qui va ſe former ſous vos auſpices.

Toujours vous les trouverez diſpoſés à ſoutenir l'éclat de votre Couronne, à obéir aux Loix, à faire tous les ſacrifices que l'honneur de l'Etat peut exiger, & à donner à un Monarque qu'ils révèrent, des preuves de leur reſpectueuſe ſoumiſſion.

Nous ſommes, avec un très-profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Les très-humbles,
très-obéiſſans & très-fidèles
Sujets & Serviteurs,
LES CITOYENS DE GRENOBLE.

(Signés, &c.)

ADRESSE

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE;

Par les Citoyens de la Ville de Grenoble.

NOSSEIGNEURS,

C'ÉTOIT une vertu bien rare & presqu'ignorée de notre siécle, que cette fierté sublime, ce dévouement généreux qui intéresse également au salut de l'Etat tous les Sujets d'un Empire. Depuis long-tems l'amour de la Patrie paroissoit éteint parmi les peuples modernes, & portant de nous-mêmes un jugement qui sembloit nous condamner à la servitude, nous regardions comme une plante étrangère, ce sentiment si naturel, qui prescrit aux hommes de ne placer au-dessus d'eux que la raison & les loix.

En vain quelques hommes pleins de chaleur & de génie, conservoient encore un caractère digne des mœurs antiques; en vain ils s'élevoient

pour rappeler à leurs ſemblables, les droits indélébiles que nous tenons de la Nature ; toutes les ames s'en étonnoient ; mais frappés d'une admiration ſtérile, nous n'arrivions jamais à une imitation courageuſe.

Il n'appartenoit qu'à vous d'offrir à l'Europe attentive le ſpectacle d'un Peuple immenſe, conduit à la liberté par les ſeules vertus de ceux qu'il avoit conſtitué pour le défendre. Il ſera mémorable à jamais, que, de toutes les parties de ce vaſte Royaume, l'on ait vu s'avancer des Citoyens que les ſéductions & les dangers n'ont pu détourner du grand œuvre que la Patrie leur avoit commandé.

Vous avez jeté des ſemences de patriotiſme & de courage dans tous les cœurs François. D'un monde à l'autre ils en recueilleront les fruits, & nous ne verrons plus renaître ces tems où chaque individu, inſenſible à la forme de ſon gouvernement, où déſeſpérant d'une régénération heureuſe, s'iſoloit de la proſpérité de l'Etat. Tout homme déſormais regardera la fortune publique comme ſa fortune particulière ; nous naîtrons enfans de la Patrie, & nous aurons pour elle, à votre exemple, cet amour ardent, inſatiable, dont les Héros ſe paſſionnent pour la gloire.

Placés trop loin de vous pour meſurer & prévoir tous les obſtacles que les ennemis de la Nation

& du Trône oppofoient à vos travaux, nous nous étions impofé la loi de nous rallier avec conftance à vos décrets ; unis indiffolublement à vous par la fraternité, par la reconnoiffance & l'eftime, nous invitions toutes les Provinces du Royaume à une confédération glorieufe, capable de garantir le Monarque & l'Etat des atteintes que l'on vouloit porter à la liberté publique. A mefure que de noirs complots & des trames odieufes fe développoient pour en confommer la ruine, nous avons également appris que, fupérieurs à tous les évènemens, immobiles dans les plus grands périls, vous les aviez tous apperçus pour les maîtrifer & les vaincre.

L'hiftoire du monde n'offre, dans aucun âge, un exemple où la réunion des plus hautes vertus ait auffi promptement diffipé les projets factieux d'un parti dévoué aux fureurs du defpotifme. La Capitale & les Provinces placent de plus en plus leur efpérance en vous : le Roi lui-même, ce Prince, idole des François, parce qu'il aime fon Peuple, a déclaré qu'il fe confioit à la Nation, qu'il vouloit n'être qu'*UN avec Elle* : ah ! n'en doutons point, il reverra la France heureufe, puifque c'eft au milieu de vous qu'il s'eft pénétré de cette vérité fublime, que des Sujets fidèles font le bonheur & la gloire des Rois. Cependant le trône du Monarque feroit mal affermi ; vous

donneriez à votre Patrie une Conſtitution imparfaite, ſi la Nation que vous repréſentez n'étoit pas vengée des attentats que des Miniſtres corrompus ont commis envers Elle. Calomnier les François auprès du Prince qui s'en montroit chaque jour le protecteur & le père ; avilir auprès de lui des enfans qu'il aimoit ; bannir de ſes Conſeils ſes vrais amis ; tromper, par les plus vils moyens, ſa conſcience & ſa juſtice ; voilà des crimes dévoués par l'opinion, à l'horreur de tous les ſiécles ; & ſans doute vous ne vous ſéparerez point ſans pourſuivre avec éclat les traîtres qui oſoient nous accabler de tant de malheurs & d'outrages.

Suivez vos deſſeins généreux ; l'Aſſemblée Nationale eſt devenue la colonne de l'Etat ; déjà nous nous ſommes unis étroitement à elle, & vos frères Dauphinois ſacrifieront leurs biens & leur vie au rétabliſſement & au maintien de la Conſtitution du Royaume.

Nous ſommes, avec reſpect,

NOSSEIGNEURS,

Vos très-humbles & très-obéiſſans
Serviteurs,

LES CITOYENS DE GRENOBLE.

(*Signés, &c.*)

ADRESSE AUX CITOYENS DE LA VILLE DE PARIS;

Par les Citoyens de la Ville de Grenoble.

AMIS ET COMPATRIOTES,

LES Citoyens de la ville de Grenoble ſont encore frappés d'horreur au ſouvenir des infâmes complots qu'on avoit tramés contre vous ; les images ſanglantes qui environnent vos triomphes, ont imprimé dans leur ame le ſentiment d'une triſteſſe profonde. Que de crimes l'envie du pouvoir abſolu médite & commande ! Que d'outrages ont fait à l'humanité quelques Tyrans ambitieux, qui vouloient compoſer leur fortune de la ruine d'une grande Nation !

Pardonnez, ſi la première expreſſion qui nous échappe, appartient toute entière à la douleur. Ah ! croyez que nous ne ſentons pas avec moins

d'énergie le prix de votre invincible courage ; croyez que nous ſavons apprécier les actions immortelles où vous ont élevé l'amour de vos impreſcriptibles droits, & la haine vigoureuſe de la ſervitude. Hommes généreux, hommes ſublimes, recevez le tribut de l'admiration inépuiſable de vos frères ; toutes nos voix s'uniſſent & éclatent de concert ; elles forment de vos noms, de vos vertus, de vos prodiges, le Cantique de la liberté ; elles couvriront de louanges éternelles les premiers ſauveurs de la Patrie.

Que ceux-là, ſur-tout, qui ſont morts, les armes à la main, pour la cauſe publique, ſoient comblés de nos hommages ! Que du céleſte ſéjour, où leurs grandes ames ſont ſans doute déjà récompenſées par un Dieu juſte & tout - puiſſant, ils daignent écouter nos vœux & nos regrets ! Manes illuſtres, ombres ſacrées de nos Guerriers & de nos Concitoyens, non, vous ne mourrez jamais dans la mémoire des hommes ; vos hauts faits gravés par l'ineffaçable burin de la reconnoiſſance, iront d'âge en âge s'enfoncer & vivre dans la poſtérité !

Que dans le lieu même où vos intrépides efforts ont ouvert le chemin de la victoire, une colonne ſimple & majeſtueuſe puiſſe s'élever à côté de celle qu'on deſtine au meilleur des Princes, & ſoit chargée de vos noms glorieux ! Que de nouvelles apothéoſes pour les bons, que de nouveaux ſupplices

pour les méchans, annoncent & marquent l'aurore de la liberté ! Accordons des ſtatues aux Héros; inſcrivons les traîtres ſur des pierres diffamatoires; éterniſons le ſouvenir des vertus & des crimes, & vous verrez bientôt, du ſein de nos monumens, ſortir une morale publique, inaltérable & toujours agiſſante : elle ſaiſira les cœurs & les yeux; elle fouillera dans toutes les profondeurs de l'homme; il n'aura pas un regard qu'il ne lui rappelle ce qu'il doit fuir & ce qu'il doit imiter.

Et vous, familles plaintives, dont les chefs reſpectables ou les tendres rejetons, ont été moiſſonnés par le fer, dans une journée déſaſtreuſe, nous ne chercherons point à tromper vos amères douleurs : votre deuil eſt le nôtre; vos larmes ſont nos larmes; vous gémiſſez, & toute la France gémit. Songez, cependant, que les hommes que vous pleurez ſont les nobles victimes de la plus belle cauſe qu'un Peuple puiſſe ſoutenir; ſongez que, s'ils ont péri en défendant les droits de tous, ils étoient pleins de la réſolution généreuſe de mourir libres, plutôt que de vivre eſclaves; & ce redoutable ſerment qu'ils ont effectué, il n'eſt plus aucun François qui ne le prononce.

Tels ſont du moins, Amis & Compatriotes, les ſentimens qui nous ont animés, du moment qu'une conjuration impie a menacé la liberté Nationale; & nous nous faiſons un devoir de le publier,

combien notre courage ne s'eſt-il pas fortifié par votre exemple ! Livrés ſubitement, par une violation de la foi publique, aux invaſions d'une armée, aux horreurs de la famine & à des factions internes, il ne vous a fallu que recourir à vous-mêmes, pour terraſſer l'hidre de tant de maux réunis. Mais il eſt peut-être une vertu plus difficile que celle d'une fermeté indomptable dans les périls, c'eſt de montrer la modération du cœur dans la dangereuſe ivreſſe de la victoire; ce triomphe vous étoit encore réſervé : à peine le Conſeil perfide qui aſſiégeoit le Trône, a-t-il diſparu ; à peine le Roi qu'on avoit trompé, eſt-il venu ſe jeter dans les bras de ſa Nation, que vous avez déjà ſuſpendu les effets d'un reſſentiment qui pouvoit être implacable : dociles aux impreſſions de nos auguſtes Repréſentans, vous avez remis à la ſage & lente inſtruction des procédures légales, le ſoin d'une légitime vengeance : il eſt important qu'elle ſoit exercée; la conſpiration épouvantable de ne laiſſer, à vingt-quatre millions d'hommes, que le choix de la ſervitude ou de la mort, eſt un crime envers le genre humain. Quel forfait pourſuivra-t-on, ſi ce forfait reſte impuni ?

On ne trouvera ſûrement point, ni dans les lois de la Nature, ni dans les principes de la raiſon, que la partie du Peuple la plus nombreuſe ſoit aſſujettie à celle qui l'eſt le moins ; & quand celle-ci

veut prendre une telle autorité, elle doit, ſans doute, produire la preuve indubitable d'un droit ſi extraordinaire : les uſurpations démontrées de l'anarchie féodale, compoſent ſon titre unique : depuis cinq ou ſix ſiécles le deſpotiſme des Rois avoit diſperſé au loin les membres de ce coloſſe de la féodalité ; les lumières & les mœurs avoient à leur tour affoibli le deſpotiſme ; le germe de la liberté mûriſſoit dans la main du tems ; il alloit éclorre ; le monſtre féodal raſſemble tout-à-coup ſes forces éparſes, & paroît reſſuſciter un inſtant pour écraſer de ſon joug le premier Peuple de l'univers.

Mais le Roi ne peut vouloir s'enlacer dans des chaînes que ſes ancêtres ont briſées ; la Nobleſſe ne peut vouloir protéger les brigandages des Courtiſans ; les Communes ont tout obtenu en recouvrant la liberté : qu'on puniſſe donc le petit nombre de ceux qui ont médité des crimes terribles, pour empêcher la Nation Françoiſe de parvenir à ce qu'elle doit être, libre, floriſſante & heureuſe.

Nous ſommes, avec un attachement inviolable & toujours prêts à vous ſervir,

AMIS ET COMPATRIOTES,

Vos très-humbles & très-obéiſſans Serviteurs,

LES CITOYENS DE LA VILLE DE GRENOBLE.

179